

RELIGION

CATHOLICISME Sportif, skieur et bon vivant, Jean Paul II se serait également infligé des châtiments corporels.

PEUT-ON SE FAIRE MAL POUR DIEU ?

Jean Paul II portait un cilice pendant le carême et se flagellait avec sa ceinture. C'est ce qu'affirme *Pourquoi il est saint ? Le vrai Jean Paul II*, un livre en italien de Slawomir Oder, le postulateur de la cause de béatification du pape. Ces récentes révélations ont suscité l'émotion et de multiples questions. Pour de nombreux catholiques, l'immense médiatisation de ces révélations abîme l'image de leur Église, qui dans la foulée de Vatican II, a rompu avec un certain dolorisme qui a marqué les corps et les esprits.

Le Vatican, en révélant la pratique de Jean Paul II dans le cadre de l'enquête sur la sainteté semble induire l'exemplarité de la mortification corporelle pour les chrétiens, et ce d'autant plus si l'on connaît l'immense popularité de ce pape et l'influence qu'il a eue sur les catholiques. Les croyants déjà inspirés par Jean Paul II ne seraient-ils pas ainsi tacitement invités à imiter le pape en se donnant la discipline ?

Sans aucun doute, il aurait fallu garder un silence absolu sur cette pratique que Jean Paul II n'a lui-même

jamais rendue publique, mais tenait à garder secrète, dans la tradition de l'Église sur la mortification corporelle. « *Saint Louis marchait pieds nus, mais il portait des chaussures, qui, vues de l'extérieur, laissaient croire que le roi était chaussé, alors qu'elles n'avaient pas de semelles* », rappelle Michel Dubost, évêque d'Évry.

La mortification volontaire n'a rien à voir avec la souffrance subie (cancer, handicap) que l'on peut offrir à Dieu en communion avec la Passion du Christ. C'est le fameux « porter sa ►►

Interview « La mortification est une démarche à haut risques »

MACHA CHMAKOFF est psychanalyste, auteure du *Divin et le divin* (éditions Salvator), où elle analyse les risques d'une fausse compréhension de la religion chrétienne. Elle éclaire pour nous les enjeux autour de la mortification volontaire.

LA VIE. *Se flageller pour Dieu est-il du même ordre que jeûner ou marcher en pèlerinage pour Dieu ?*

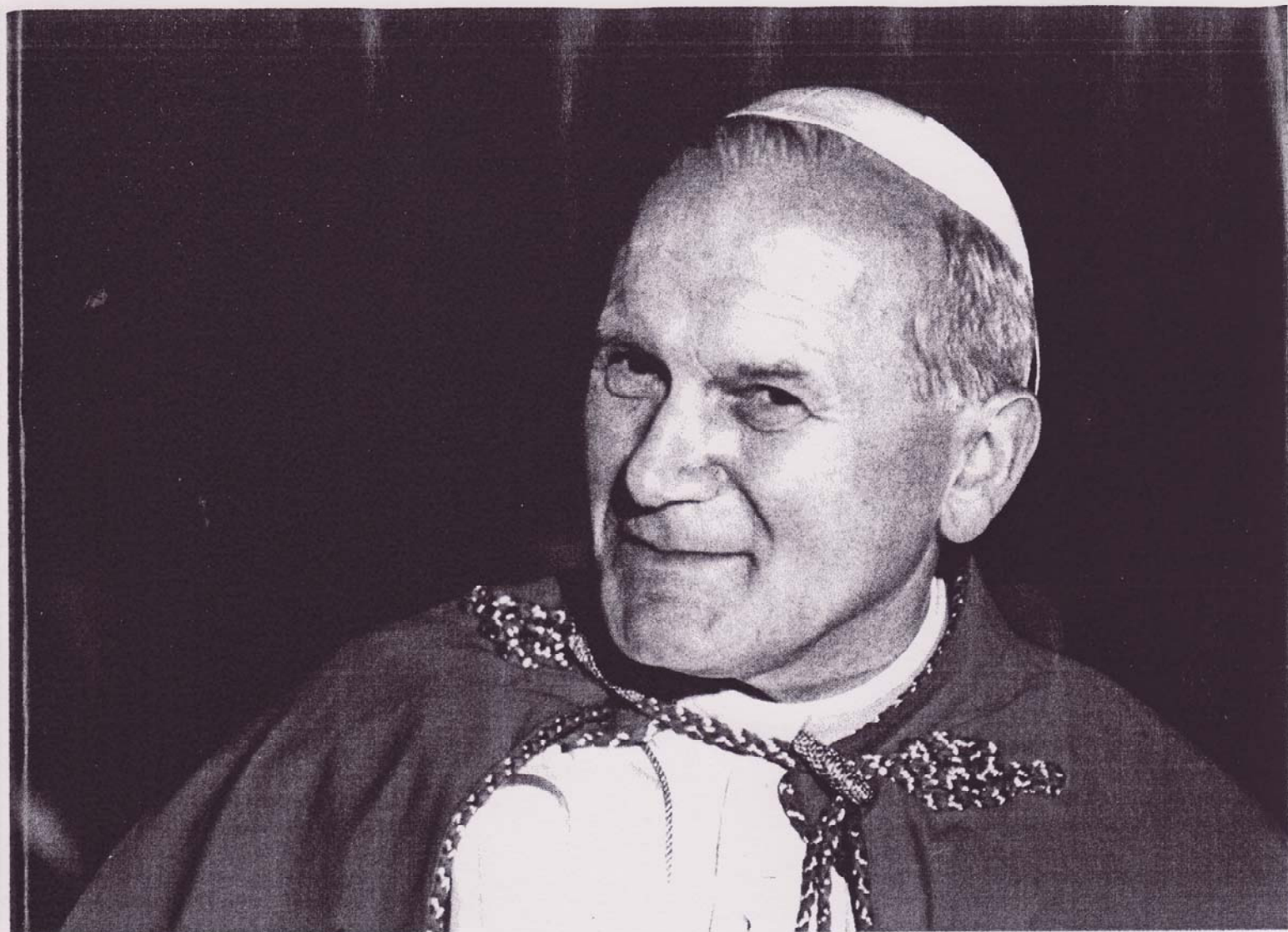
MACHA CHMAKOFF. La marche est un effort naturel, de la vie ordinaire, amplifié volontairement. Le jeûne peut affiner les perceptions du corps et de l'esprit. D'un point de vue psychanalytique, il se réfère à l'oralité, il peut signifier un renoncement à l'avidité orale, ou à l'agressivité orale. Le corps dans ces pratiques n'est pas malmené. Il cherche une juste maîtrise pour se rendre disponible à une autre dimension, celle du spirituel. S'infliger coups et blessures est en rupture totale avec les activités normales et constructives de l'être humain. Cette pratique peut correspondre à l'érotisation de l'agression, dans un processus sadomasochiste. La peau est l'enveloppe qui nous contient, nous protège de l'extérieur et nous met en contact avec lui. Elle est aussi ce qui nous permet de recevoir l'affection par les sensations tactiles. L'agresser représente une double offense vis-à-vis de nous-même.

S'infliger une souffrance corporelle à des fins spirituelles est-il malsain ?

M.C. La mortification corporelle est une démarche à haut risque sur le plan psychique. Elle peut concentrer deux déviances majeures de la religion. J'y vois le remplacement du plaisir par un masochisme plus ou moins inconscient, et qui est la jouissance érotique de la souffrance physique auto-infligée. À l'inverse du plaisir sexuel, cette sorte de masochisme ne s'inscrit pas dans l'altérité, il n'est pas le signe de l'engagement personnel et il évite le risque de la confrontation à soi-même. Le plaisir est le témoin de l'élan vital ; le masochisme signe le repli sur soi. Cette érotisation du déplaisir est sous-tendue par une culpabilité inconsciente, un besoin de punition, ou un vide narcissique qui demande à être comblé par n'importe quel moyen.

Dans le passé, les chrétiens qui ont eu recours à la mortification étaient-ils masochistes ?

M.C. De tout temps, certains saints ont eu recours à la mortification corporelle. Si cette pratique a servi à leur sanctification, c'est qu'elle a, dans leur cas, échappé au masochisme et à la désymbolisation. La mortification corporelle a souvent été utilisée par les saints pour



Jean Paul II était « l'athlète de Dieu ». Mais il portait parfois un cilice. Une étrange révélation à quelques mois de sa béatification.

sur le plan psychique »

contrôler leurs pulsions. Dans une perspective ascétique de contrôle de soi, on retrouve ce type de pratique dans la plupart des spiritualités. Il s'agit alors d'un moyen pour parvenir à une plus grande disponibilité à soi, aux autres, au monde. Ce moyen peut être compris comme une sorte d'éducation nécessaire. Il peut garder une certaine dimension symbolique dans la mesure où il n'a pas sa finalité en lui-même. Il peut éventuellement être vécu uniquement comme une aide pour croître en liberté.

Désirer partager les souffrances de la Croix, comme Jean Paul II le faisait, est-il encore possible pour un chrétien contemporain, après ce que la psychanalyse nous a appris sur le désir et l'inconscient ?

M.C. L'amour cherche l'union avec l'être aimé. On peut comprendre qu'aimer le Christ, pour certains mystiques, aille jusqu'à vouloir le rejoindre dans ses souffrances. Mais la psychanalyse nous a appris que la souffrance est une grande source de jouissance. Elle peut s'accompagner de satisfactions inconscientes, de complaisance dans le statut de victime, d'un certain prestige, voire de diverses prérogatives. À la lumière de ces prises de conscience, on peut dire que le Christ est venu « sauver la souffrance ».

Il l'a détoxifiée, il l'a déparasitée de toute jouissance, en ne s'y complaisant pas, en la subissant avec dignité. Si l'on veut le rejoindre dans sa souffrance, il s'agira surtout de le rejoindre dans sa manière de souffrir, c'est-à-dire sans jouissance, sans masochisme.

Quelle est la différence entre la souffrance que l'on subit et que l'on offre à Dieu et la souffrance que l'on s'impose dans une visée spirituelle ?

M.C. La souffrance n'est pas bonne en soi et nous n'évitons pas les pièges de jouissances inconscientes et ceux du masochisme en l'offrant à Dieu. L'attitude saine, et par conséquent spirituelle, face à la souffrance devrait comprendre trois temps préalables à l'offrande. Reconnaître et nommer précisément la souffrance. Renoncer à l'utiliser pour en obtenir des satisfactions. Accepter de se faire aider. Ces trois temps permettent de ne pas s'enfermer dans la souffrance et facilitent son ouverture à un sens transcendant. Ils ne peuvent exister dans la souffrance que l'on s'impose soi-même. Celle-ci est donc, malgré les apparences, beaucoup plus difficilement « spiritualisable ». Les exceptions existent, mais restent des exceptions. ● INTERVIEW J.M.

►► croix » dont parle l'Évangile. Certains y voient là ce que l'apôtre Paul évoque quand il avoue qu'il « *complète en sa chair ce qui manque aux souffrances du Christ en faveur de son corps qui est l'Église* » (Colossiens 1, 24). De même, les Béatitudes invitent à prendre sa part du témoignage du Christ pour un monde plus juste, quitte à en souffrir physiquement.

En revanche, la souffrance corporelle qu'on s'inflige pose problème. « *L'Église n'encourage pas du tout ce genre de pratique, qui est limitée à des vocations très exceptionnelles de personnes voulant participer aux souffrances de la Passion du Christ. Car*

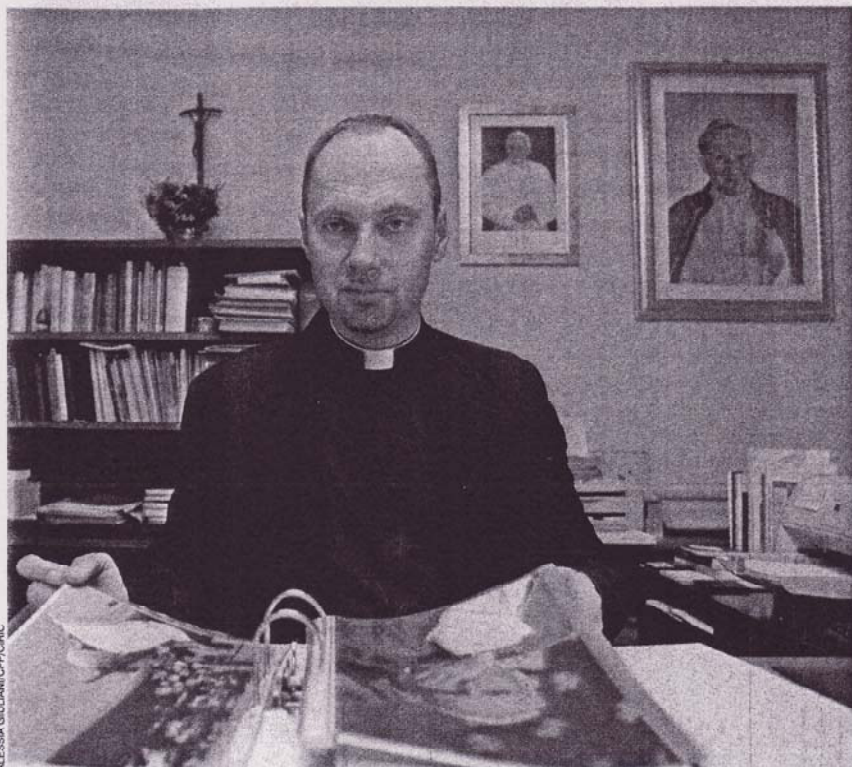
« La mortification corporelle doit rester un cas exceptionnel, accompagné par l'Église »

ces vocations existent dans la tradition dans l'Église, et il ne faut pas non plus les disqualifier », explique Michel Dubost. « *L'Église sait bien que la pratique de la mortification corporelle peut avoir des aspects pathologiques, encourager des tendances morbides ou narcissiques. Il faut donc qu'elle soit accompagnée de façon objective. En d'autres termes, il est dangereux qu'une personne se lance là-dedans sans l'avis d'un accompagnateur spirituel qui peut discerner si l'appel à la mortification vient bien de Dieu ou seulement de soi-même. Si possible, il vaut mieux demander son avis à une personne expérimentée dans l'accompagnement spirituel et qui, a priori, est plutôt critique sur le sujet... Mais, à mon avis, la mortification corporelle doit rester un cas très exceptionnel.* » En d'autres termes, ce n'est pas parce que de très rares personnes s'y adonnent que cette pratique est à considérer comme le summum de l'évolution spirituelle. ●

JEAN MERCIER

lavie.fr

Retrouvez sur notre site l'avis de deux autres psychanalystes, Jean-François Noël et Geneviève de Taisne, sur www.lavie.fr



Slawomir Oder, postulateur de la cause de béatification de Jean Paul II.

UNE CONSTANTE CHEZ LES MYSTIQUES

■ « *On garde l'image d'un pape sportif et bon vivant qui, dans sa combinaison blanche, skiait dans les Alpes,* remarque son biographe, Bernard Lecomte, également auteur de *Pourquoi le pape a mauvaise presse* (DDB). *Il faut cependant avoir à l'esprit que Wojtyła était d'abord un mystique, un chercheur de Dieu qui ne renonça à aucun moyen pour se rapprocher du Christ.* » Bernard Lecomte n'est nullement surpris de ces révélations au regard du pedigree spirituel du futur bienheureux. D'un côté, il y a le carmel, où ce dernier a voulu entrer pendant la guerre à deux reprises. Un ordre religieux réformé par la mystique

Thérèse d'Avila, au sein duquel, en Pologne, à cette époque, ce type d'exercice était courant. De l'autre, il y a le curé d'Ars, que Jean Paul II a considéré comme son modèle. Or, ce prêtre du XIX^e siècle portait aussi un cilice et pratiquait des pénitences assez austères. Ces mortifications sont une constante dans l'histoire de la mystique, des Pères du désert à Padre Pio, selon Joachim Boufflet, expert auprès du Vatican pour les causes de béatification et spécialiste des phénomènes mystiques. Par exemple, François d'Assise se roulaient dans un buisson d'épines pour dompter ses pulsions charnelles. « *Je pourrais citer des dizaines de noms*

d'inconnus du public dont la cause de béatification est en cours et qui eurent de semblables pratiques », ajoute Joachim Boufflet. « *Vouloir attribuer cette démarche à des problèmes psychologiques serait passer à côté de la spécificité du phénomène mystique. La plupart des grands saints qui en témoignent étaient joyeux et n'imposaient à personne ce qui était le secret de leur relation à Dieu.* » De son côté, Bernard Lecomte met en garde contre la tentation de se focaliser sur cet aspect marginal de la vie de Jean Paul II, qui ne fait pas partie des exigences de base que l'Église a envers tout chrétien. ●

XAVIER ACCART